

L'argent en questions

Quand les auteurs et leurs lecteurs parlent d'argent

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE LALLOUET

Et les enfants, que disent-ils de tout ça ? Depuis longtemps habitués à rencontrer leurs lecteurs, les auteurs pour la jeunesse se retrouvent souvent au plus près de ce que les enfants disent et pensent de l'argent. Questionnés sur l'argent, les auteurs répondent, et écoutent... Nous avons demandé à six d'entre eux de nous raconter.

↘
Une belle fête qui a bien failli être ratée !, ill. Bruno Heitz, Circonflexe.



Clémentine Beauvais

Une question de perspective

Pas encore trentenaire, enseignante chercheuse à l'université de York, en Angleterre, où elle vit depuis dix ans, Clémentine Beauvais a déboulé dans la littérature à la vitesse du succès de ses *Petites Reines* (Sarbacane, 2015), son neuvième livre publié. Si nous continuons à suivre avec attention son œuvre romanesque (*Songe à la douceur* en 2016, *Brexit Romance* cet automne), nous l'avons aussi découverte fine traductrice de la passionnante Sara Crossan (Rageot).



Les enfants vous posent-ils des questions sur l'argent que vous gagnez à faire votre métier?

Clémentine Beauvais : Oui, je dirais que dans un quart à un tiers des rencontres que je fais – que ce soit en primaire, au collège ou au lycée – on me pose la question de « combien vous gagnez » ou « combien gagnent les auteurs » (plus diplomatique...).

Parfois aussi c'est moi qui amène le sujet, si on me demande pourquoi j'ai deux métiers.

Je réponds de manière concrète sur ce que l'on gagne : à-valoir, droits d'auteur, et aussi du tarif des rencontres scolaires. Je donne des exemples d'à-valoir pour des romans que j'ai écrits, et je donne certains de mes pourcentages. J'explique ceux que j'ai pu négocier et pourquoi. Avec les collègues-lycées, je parle plus précisément encore (pourcentage sur le prix hors-taxe du livre, etc.) et je dis quels pourcentages gagnent les autres acteurs de la chaîne du livre. Je parle aussi de ce que fait La Charte dans ce domaine.

Comme les enfants sont très choqués (« chuis CHOQUÉ Madame ! ») que les auteurs gagnent si peu, je leur explique cependant qu'il est important de ne pas croire que le libraire est richissime, etc.,

et qu'il ne faut pas acheter sur Amazon sinon c'est pire !

J'explique que les auteurs à temps plein gagnent parfois jusqu'à la moitié de leur salaire en rencontres. Les enfants sont en général un peu perturbés d'apprendre qu'on ne vient pas les voir gratuitement... ! J'explique que c'est un plaisir, mais aussi un métier, de venir à leur rencontre.

Je parle aussi des types d'écritures plus rémunérateurs : écrire pour la presse, par exemple, ou sur commande, en précisant que ce ne sont pas nécessairement de moins bons livres.

Je leur parle également du fait qu'on reçoit tous nos droits d'auteur en même temps en avril. Même si on peut gagner d'un coup « beaucoup d'argent », c'est en fait à redistribuer sur tous les mois. Il faut être excellent gestionnaire. Je leur dis que personnellement, tout l'argent que je gagne pour mes livres va directement sur mon compte épargne car j'ai un métier principal, j'explique ce choix et je leur dis que même si je pouvais décider d'arrêter mon travail principal, je ne veux pas le faire car, un, j'aime mon travail à l'université et deux, je n'aime pas l'idée d'avoir des revenus incertains ou imprévisibles d'une année à l'autre.

« Ah mais madame vous devez avoir plein d'argent sur votre compte épargne alors !!!

- Oui mais c'est pour m'acheter une maison un jour.

- Mais madame comment vous arrivez à ne pas y toucher tout de suite ??? Si par exemple vous avez envie d'une Lamborghini et que vous savez que vous avez assez pour l'acheter ??? Chais pas comment vous faites, moi madame j'arriverais pas à résister. »

J'explique que je suis dotée d'une autodiscipline surhumaine. J'explique aussi que des revenus imprévisibles veulent dire des difficultés concrètes, par exemple pour obtenir un emprunt pour une maison ou pour trouver une location, et que les difficultés d'être auteur ce n'est donc pas seulement une question de quantité d'argent mais aussi de stabilité. De nombreux auteurs ont une compagne ou un compagnon qui a des revenus stables, pratique pour décrocher crédits ou loyer.

Vous parlent-ils, en écho, de ce que l'argent représente pour eux ?

Oui, mais c'est évidemment déformé par leur perception. C'est compliqué d'expliquer à des enfants surtout petits qu'un à-va-loir de 800 euros pour un roman, c'est très peu. Pour eux c'est énorme. Je contextualise : « Ce n'est même pas le prix d'un mois de mon loyer. » J'explique donc qu'en vendant un manuscrit qui m'a demandé un an d'écriture, je reçois l'équivalent de moins d'un mois de loyer.

J'explique aussi que ce que je gagne avec mes livres, même si je fais partie d'une tranche plutôt chanceuse, ce n'est pas ce que je gagnerais si je décidais de travailler dans le secteur privé avec mon bac+7... ! Je pourrais gagner beaucoup plus si je voulais. Donc il est évident qu'on ne fait pas cela si on veut devenir riche, et que tout est une question de perspective.

Ce point-là est très intéressant car je remarque que pour les ados c'est parfois vraiment compliqué de comprendre pourquoi on peut faire des choix de vie qui impliquent des revenus moins élevés que ceux que l'on pourrait avoir. Une fois, un ado m'a regardée avec une sorte de mépris perplexe, et m'a répondu « Ben alors pourquoi vous le faites pas ? ! » comme si j'étais parfaitement idiote de ne pas y avoir pensé avant. On a eu en

suite une grande conversation sur les priorités dans la vie, entre argent et « ce qui compte vraiment pour nous ». J'essaie d'expliquer que je ne manque de rien et que je ne dépense pas beaucoup d'argent de toute façon donc que je ne ressens vraiment pas le besoin d'avoir des sommes astronomiques. Les enfants en primaire semblent s'en accommoder, mais je vois bien qu'il est vraiment difficile pour certains ados d'accepter qu'on puisse ne pas désirer être extrêmement riche.

Parfois on me demande « Pourquoi vous n'écrivez pas de best-sellers ? » ou alors « Puisque *Les Petites reines* a eu beaucoup de succès, pourquoi vous réécrivez pas un livre comme ça ? » avec l'implication encore une fois qu'il faut être un peu idiot pour écrire des livres dont on sait qu'ils vont se vendre moins que d'autres !

J'aime bien ces moments qui permettent d'aborder des questions assez existentielles, sur ce qui a de la valeur dans la vie, la différence entre valeur marchande et valeur esthétique, etc. Je pense cependant que je ne les convaincs pas beaucoup.

Dans ces échanges, comment intervient la sociologie des différents groupes d'enfants ou d'adolescents qui conversent avec vous ?

Je dirais qu'on me pose la question de manière égale dans tous les milieux sociaux, mais très clairement il y a des thèmes récurrents dans les établissements moins privilégiés : il y a des questions assez précises sur les objets que l'on possède, est-ce que j'ai une voiture, une grande maison, un jacuzzi et tous les objets de fantasme. Je ne vais presque jamais dans des écoles privées donc je ne sais pas ce que pensent les enfants là-bas, mais dans les écoles de milieux sociaux aisés les questions sont plus vagues ou plus générales.

Parler d'argent dans vos livres vous semble-t-il compliqué, naturel, inopportun, nécessaire... ?

Absolument pas compliqué ni inopportun. Je pense en avoir pas mal parlé et je dois dire que je ne me suis jamais posé la question de savoir si c'était inapproprié ou non. ●



Rencontre avec les enfants de la médiathèque Diois-Vercors (Drôme) en mars 2015. Photo extraite du site mediatheque.ladrome.fr

Benjamin Chaud

Une question de grands

Dessinateur prolifique de créatures sympathiques (*La Fée Coquillette*, avec Didier Lévy, Albin Michel), c'est Benjamin Chaud qui a donné à *Pomelo* (Albin Michel, 14 titres parus depuis 2002) son allure inimitable. S'il forme avec Ramona Bădescu un tandem de première importance, Benjamin Chaud propose aussi des albums solo où son illustration chaleureuse et colorée, volontiers animalière, fait merveille (*Une chanson d'ours*, Hélium, et le tout dernier *Les Petits Marsus et la grande ville*, Little Urban).

Surtout composée d'albums, votre œuvre s'adresse majoritairement à de jeunes enfants. Cette question apparaît-elle quand vous les rencontrez ?

Benjamin Chaud : Je fais beaucoup de rencontres scolaires et je vois des maternelles jusqu'au CE2, rarement plus grands. J'ai l'impression que les enfants m'en parlent peu, presque jamais. Peut-être parce qu'ils sont vraiment petits et que c'est encore assez abstrait pour eux.

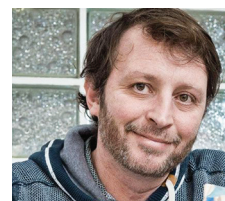
Ils me demandent parfois combien je gagne je leur réponds « suffisamment pour en vivre » sans plus m'attarder, je leur dis qu'il y a des auteurs qui gagnent plus et d'autres pour lesquels c'est difficile de gagner assez mais en général j'essaie

de ne pas les inquiéter sur la précarité des métiers artistiques ; peut-être pour ne pas dissuader les plus pragmatiques de faire des dessins...

Je ne sais pas vraiment s'il y a une évolution ou si la question varie selon les pays, je me souviens d'une rencontre à Monaco où les enfants avaient l'air plus intéressés par l'argent, un enfant m'avait posé la question « Moi mon papa il a une Ferrari et toi ? ». Je lui avais répondu que moi pas, sans plus insister. La situation économique des auteurs est de plus en plus préoccupante mais je n'ai pas envie d'inquiéter les enfants avec ça. Je préfère qu'ils rêvent encore à des métiers artistiques, ils auront le temps de réfléchir à la rentabilité de leurs rêves plus tard. ●

Vincent Cuvellier

Une question normale



Bruxellois désormais, le Brestois Vincent Cuvellier est écrivain depuis longtemps et pose sur ce métier un regard aiguisé et réfléchi. S'il a commencé par le roman (*Kilomètre zéro, La Chauffeuse de bus, Le Rouergue*), sa bibliographie se compose aussi d'albums (*La Première fois que je suis née, L'Histoire de Clara, Gallimard-Giboulées*). Depuis 2012, sa série *Émile* (Gallimard-Giboulées, illustrations de Ronan Badel) confirme son impertinente originalité.

Dans les ateliers, les enfants peuvent parler d'argent... il y a un problème quand ils ne parlent que de ça... ça arrive dans les écoles de riches, et des fois dans les écoles de pauvres... mais ça me semble normal d'en parler normalement, comme de n'importe quel sujet, d'autant qu'écrivain est un métier qu'ils ont du mal à définir...

J'ai toujours répété qu'écrivain est un métier, une profession, et donc que l'on doit pouvoir parler d'argent normalement. Je leur dis combien je gagne en moyenne par mois, en mettant en rapport avec un métier qu'ils connaissent (institut par exemple). Il y a toujours un moment où les enfants demandent si c'est un métier dur... On peut se retrouver devant des mômes dont les parents n'ont pas un rond, donc je n'ai pas envie de me plaindre, tout en leur faisant comprendre que c'est un métier un peu différent des autres.

Ça nous est tous arrivé dans des lycées français ou des écoles de bourgeois de tomber sur des mômes qui ne comprennent absolument pas que l'argent ne soit pas un but. J'essaie de leur expliquer que le succès apporte surtout de la liberté. L'argent pour moi, c'est un facilitateur. Il permet de rendre les choses plus simples ; les voyages, le logement, se nourrir, le quotidien deviennent plus facile avec de l'argent, et c'est pour ça que je l'aime bien. Quand on en a, on peut justement se concentrer sur autre chose que l'argent.

La célébrité est souvent mêlée aux questions sur l'argent. Je leur réponds sincèrement que je ne veux être ni trop célèbre, ni trop riche. Devant leur air surpris, je leur dis « Attends, à quoi ça me servirait d'avoir 3 maisons, je ne dors qu'une seule fois par nuit, pas 3... » et ils rigolent, et c'est bon...

On peut aussi se poser une autre question, ou d'autres questions autour du rapport à l'argent des auteurs, écrivains et illustrateurs... De quelle classe sociale viennent-ils ? À quelle classe sociale aspirent-ils appartenir ? Ont-ils changé de rapport à l'argent ? Je crois pour ma part qu'il y a une sévère dichotomie entre un certain mépris pour tout ce qui touche à l'argent, et l'envie de gagner sa vie avec son métier... D'où un réveil tardif pour les questions d'argent. Qui pour moi se fait de manière très maladroite : beaucoup de bonnes intentions en public, et peu de démarches concrètes dans l'intimité d'un bureau. S'il faut des réglementations et des régulations, il faut aussi être capable, face à un éditeur, un dirigeant ou un cadre, de refuser un pourcentage trop faible, refuser un à-valoir trop faible (ou pire, pas d'à-valoir du tout), de mauvaises conditions de travail... Au lieu de réclamer des dédicaces payées ou des taxes sur les livres d'occasion, ou râler contre la surproduction, il vaudrait mieux négocier pied à pied ses propres contrats, pour montrer l'exemple, et ainsi ne pas publier tout ce qu'on écrit, pour ne pas participer soi-même à la surproduction... ●

Claudine Desmarteau

Une question importante

Ça grince pas mal dans l'œuvre de Claudine Desmarteau et on aime ça ! Ça grince bien dans ses albums (*Maman était petite avant d'être grande*, *Hit-parade des chansons qu'on déteste*, *Mes années 70*) et ça grince tout aussi bien dans ses romans (*Le Petit Gus*, *Jan*, *Un mois à l'Ouest*). Il est tout à fait certain que Claudine Desmarteau a bien fait d'abandonner son premier métier de directrice artistique dans la pub !



Les enfants vous posent-ils des questions sur l'argent que vous gagnez à faire votre métier ? Et comment leur répondez-vous ?

Claudine Desmarteau : Oui, il arrive très souvent que, lors des rencontres, les enfants (ou ados) posent des questions sur ce sujet : « vous gagnez beaucoup d'argent ? », « combien vous êtes payée ? », ou encore « est-ce que vous êtes riche ? ou « est-ce que vous êtes célèbre ? » et souvent pour eux, les deux sont liés. Je leur réponds aussi clairement que possible, en expliquant l'à-valoir à la signature du contrat, les taux de droits réservés aux auteurs sur le prix du livre (l'argent gagné est proportionnel à la quantité de livres vendus), etc. Je leur dis aussi qu'il est difficile de gagner sa vie en tant qu'auteur, que beaucoup d'auteurs ont un autre métier à côté (ce qui n'est plus mon cas).

Vous parlent-ils, en écho, de ce que l'argent représente pour eux ?

Bien sûr, l'argent est important pour eux – cela dit, l'essentiel des rencontres porte sur la création, l'inspiration, le parcours...

Vous êtes auteure pour la jeunesse depuis près de 20 ans. Cette longueur de temps vous permet-elle de percevoir des évolutions ?

Depuis que je fais des rencontres, si je constate une évolution, elle est (hélas) dans l'écart et les inégalités qui se creusent.

Parler d'argent dans vos livres vous semble-t-il compliqué, naturel, inopportun, nécessaire... ?

Parler d'argent dans mes livres me paraît tout à

fait naturel et opportun, même si ce n'est jamais le thème central du livre.

Dans plusieurs de mes livres, il est question d'argent. Les parents ont des soucis liés à l'argent et par ricochet, cela affecte leurs enfants :

Dans *Le Petit Gus fait sa crise*, c'est la radinerie du père de Gus qui compare les prix des denrées de première nécessité sur les tickets de caisse.

Dans *Jan*, le père reçoit une lettre recommandée avec AR de « la Société du Général qui interdit bancaire à son père ».

Dans *Troubles*, les parents de Camille ne s'aiment plus mais cohabitent pour des raisons d'argent (impossible d'assumer deux loyers).

Quant à *Teen Song*, le roman se déroule en pleine crise financière...

J'ajouterai que la question de l'argent reste un gros tabou entre auteurs et éditeurs. Les auteurs ont souvent du mal à parler d'argent avec leurs éditeurs et c'est bien dommage.

Un jour, une éditrice m'a dit « Mais Claudine, tu ne fais pas des livres pour gagner de l'argent. » Je précise que je n'avais pas d'autre rémunération que celle de mon travail d'auteure-illustratrice.

J'ai fait le choix de démissionner de mon poste de directrice artistique dans la publicité car je ne pouvais pas mener les deux activités de front et je n'aurais jamais écrit un seul roman si j'avais continué à travailler dans la publicité. La situation des auteurs devient de plus en plus précaire et les éditeurs ne semblent pas prendre la mesure du problème. ●

Marie Desplechin

Une question qui m'intéresse

Marie Desplechin, c'est *Verte*, mais c'est aussi tant d'autres choses. Car cette écrivaine aime à prendre des risques, veillant à ne pas emprunter trop souvent les mêmes chemins, pour les enfants (*Babyfaces*, *Le Monde de Joseph*, *le Journal d'Aurore*, *L'École des loisirs*) autant que pour les adultes et volontiers à quatre mains (*Rue de l'ours*, avec Serge Bloch, *L'Iconoclaste* ; octobre 2018). Écrivaine et citoyenne engagée, Marie Desplechin a signé avec Emmanuelle Houard *L'Argent* (éditions Thierry Magnier), un album tout indiqué.



À vous aussi on pose la question de l'argent ?

Marie Desplechin : Quand ils ne la posent pas, c'est qu'on leur a dit de ne pas la poser ou qu'eux-mêmes sont dans le tabou. Il y a aussi une question d'âge : les tout-petits ne se la posent sans doute pas, mais elle est très présente dès la fin du primaire. Ça les intéresse. Quand on se présente devant eux on est un écrivain, mais on est surtout un adulte, porteur d'une expérience d'adulte, et pour beaucoup de ces enfants, c'est surtout ça qui les intéresse. Comment c'est dans la vraie vie des grands ? Ce n'est pas toujours la première question mais ça l'est souvent et elle m'est posée de façon plus ou moins sympathique. Dans certains endroits, je n'aime pas la façon dont elle arrive. Je me souviens du collègue Henri IV, où ceux qui te la posent viennent de familles pleines de fric. Ou au lycée français de Moscou, dont les élèves viennent tous de familles riches et font de cette question une compétition.

De toute façon, il y a de l'argent partout dans la littérature, spécialement dans celle du XIX^e siècle et il est au centre des conversations des auteurs entre eux. Il est au centre de nos vies, c'est le commerce entre nous et ça nous fonde matériellement et symboliquement : s'en revendiquer, en avoir honte... c'est tellement polysémique ! Franchement, l'argent ça m'intéresse ! Savoir comment les gens s'en sortent, avec peu ou avec beaucoup. La vie, toute la vie, c'est se construire sa cabane. Et l'argent est une des choses qui viennent bâtir

cette cabane. Ça m'intéresse de savoir comment celui d'à côté a construit sa cabane avec son argent. Ça raconte tout d'un individu !

Donc oui, cette question est intéressante : l'argent c'est la condition de ma liberté, le moment où je peux ne plus faire que ce qui me plaît pour gagner ma vie. Quand on me demande pourquoi j'ai choisi ce métier, une des raisons est que je n'ai pas de patron ; je n'aime ni obéir ni commander alors ça me va bien. La condition de cette liberté, et je l'ai durement gagnée, c'est de savoir fabriquer de l'argent avec ce que j'écris. C'est comme ça que je construis ma cabane.

Pour expliquer ça, je pars des droits d'auteur. Je leur demande de deviner quel est mon pourcentage sur la vente de mes livres. S'ils n'ont jamais rencontré d'auteur, les enfants pensent 50 %, 70 %... Je remets de la réalité dans ce qu'ils imaginent : que je passe beaucoup de temps à écrire, que ça peut ne pas marcher, que ce temps alors sera perdu. Mais si ça marche, il y aura un contrat avec plein de trucs dedans, et un droit... un petit chiffre qui les horripile ! Ensuite je leur explique que 40 % des auteurs vivent sous le seuil de pauvreté, mais que ceux qui arrivent à vendre beaucoup de livres en percevant pas beaucoup de centimes d'euro à chaque fois, cela finit par leur faire beaucoup d'argent. Je dis aussi que j'ai eu beaucoup de chance de vendre *Verte* à 600 000 exemplaires (je crois...). Ils calculent, parce que

ça les intéresse vraiment. J'explique tout : que je suis payée une seule fois par an, que je dois faire attention à ne pas dépenser tout d'un coup et que ça peut s'arrêter très rapidement. Un peu comme le Loto : il y a un tas de bons auteurs qui n'y arrivent pas. S'il y a une grosse part de travail, il y a aussi une grande part de chance. Dans ces discussions, je ne cherche pas à faire la misérable ni la très riche (même si je gagne vraiment bien ma vie) mais il y a des endroits où quand ils comprennent que l'écriture peut vraiment rapporter de l'argent, alors l'attention change : une fois, ça s'est même terminé par une haie d'honneur. Parce que c'était le récit d'une réussite sociale. Dans ces cas-là il n'est pas beaucoup question d'art, mais ça fait entrer l'écriture dans le social. Ce n'est pas rien et c'est un moyen d'engager le dialogue avec eux, de leur montrer que l'écriture sert à plein de choses : écrire des articles, des scénarios...

Vous êtes auteure depuis 25 ans ; comment percevez-vous leur rapport à l'argent et son évolution ?

J'ai l'impression qu'ils s'y intéressent plus. En ce moment, j'ai une petite fille à la maison qui me fait écouter ses morceaux de musique, essentiellement du rap : ça ne parle que d'argent, de réussite, de célébrité ! Aucune revendication sociale ! Et c'est très présent dès le CM1. C'est pour ça que je ne me défile pas et que je parle de l'argent qui ne vient pas de nulle part mais de mon travail, des risques que j'ai pris. Même s'il y a une réelle part d'injustice : le grand artiste pauvre, ça existe aussi, bien sûr. Je leur dis aussi que j'ai attendu quarante ans passés pour vivre de mon travail d'écrivain, qu'auparavant j'ai dû faire d'autres travaux pour vivre.

Avec Emmanuelle Houdart, vous avez publié aux éditions Thierry Magnier un livre tout entier consacré à l'argent. C'est un livre assez unique en son genre, car on aborde rarement aussi directement cette question.

Je ne sais plus laquelle de nous deux a eu cette idée mais nous avons eu un grand plaisir à le faire. La mise en pages n'en facilite pas la lecture mais les lecteurs aiment bien cet inventaire de tous les choix possibles que l'on peut faire face à l'argent, comment il définit toutes nos relations sociales. Ce qui m'a le plus étonné, c'est à quel point même les petits comprenaient tout ce qui se jouait dans cette histoire, surtout le premier portait, celui du riche affairiste.

Tous mes livres ne parlent pas d'argent mais les questions de classes sociales sont très présentes. Ce serait idiot de s'empêcher de parler d'argent : c'est tellement passionnant. ●

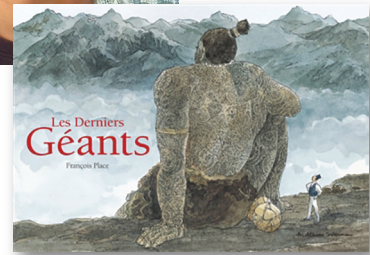


Marie Desplechin, ill. Emmanuelle Houdart :
L'Argent, Thierry Magnier, 2013.

François Place

Une question de choix de vie

Faut-il encore présenter François Place? Romancier (*La Douane volante*, *L'Indien blanc*), illustrateur (notamment de l'univers de *Tobie Lolness*), explorateur de mondes inventés où il nous invite à nous perdre (*Les Derniers géants*, Casterman, *L'Atlas des géographes d'Orbae*, Casterman / Gallimard), il nous a récemment enchantés de ses souvenirs d'enfance (*La 2CV, la nuit*, Les Éditions du Sonneur, 2017).



La question de l'argent arrive rarement. Beaucoup de professeurs demandent aux élèves d'éviter les questions de vie privée, et cela me convient parfaitement. Mais la question vient parfois sur le tapis. Avec les petits, je me contente de dire que je gagne bien ma vie, ce qui est le cas. Que j'ai une maison, une voiture en bon état de marche, un atelier agréable. Parfois, je détaille un peu plus, je dessine l'atelier, mon lieu de travail. Et j'explique qu'un livre est un objet fabriqué, qui concerne beaucoup d'autres professions, en remontant toute la chaîne. Où peut-on trouver des livres? Où peut-on en acheter? Comment arrivent-ils dans une librairie? D'où partent les camions qui les apportent? etc. Éditeurs, imprimeurs, distributeurs, libraires, bibliothécaires, chacun perçoit une part.

Avec les plus grands, les questions sont parfois plus précises. Est-ce que vous faites ça pour de l'argent? Gagnez-vous beaucoup d'argent? Combien gagnez-vous? Il y a deux questions « annexes ». Êtes-vous célèbre? (réponse : non, si on entend par là être reconnu dans la rue) Êtes-vous déjà passé à la télé? (réponse : oui, mais ce n'est pas un but dans la vie).

Si on parle de rémunération, que peut bien signifier pour eux un revenu, un budget, des droits

d'auteur, une avance sur droit? Ce n'est ni un salaire, ni une rente. Depuis plusieurs années, maintenant, je vis très bien de mon travail. Mais cela n'a pas toujours été le cas, et cela peut basculer d'un seul coup.

Parler des années fastes ou des années dures ne signifie rien. En matière de précarité, beaucoup de petits élèves ne connaissent l'argent que par son absence répétée et douloureuse. Vis-à-vis d'eux, je suis un privilégié. Et ceux qui vivent très confortablement, en revanche, le connaissent par une situation qui leur semble aller de soi. Ce n'est pas mon cas. À qui s'adresse-t-on?

Une fois, c'était dans une classe de quatrième, un gamin me dit :

– Monsieur, vous êtes un bourgeois. J'avise, par la fenêtre, des barres de HLM visibles à travers un rideau d'arbres :

– Attends, quand j'avais ton âge, je vivais avec mes parents et mes cinq frères et sœurs dans un appartement minuscule, dans un immeuble comme ceux que tu vois là-bas.

– Monsieur, là-dedans, c'est tous des proprios!

Toute la classe a explosé de rire, et moi avec.

– Tu as raison. La propriété est une définition de la bourgeoisie qui en vaut une autre. Je suis

propriétaire, va pour bourgeois. Mes parents étaient locataires, mais on ne manquait de rien. En plus, la bibliothèque de quartier était à deux cents mètres.

Une autre fois, un autre insistait lourdement sur ces questions « matérielles » (Monsieur, quelle marque votre voiture ?) j'ai fini par lui donner l'équivalent mensuel de ma rémunération, et comme c'était une bonne année, il a répondu : « Respect ». Je n'ai pas épilogué, parce que je voulais clore un échange qui ne tournait qu'autour des valeurs qui l'intéressaient : en gros, le mercato des joueurs de foot.

Si vraiment la demande porte sur le métier, en tant qu'il permet ou non de gagner sa vie, je préfère parler de la condition d'auteur.

C'est une profession sans filet dont le revenu dépend à la fois du travail et du talent (quantités impossibles à mesurer), d'un contrat passé avec l'éditeur (qui a la bonne fortune d'en déterminer les termes, toujours à son avantage), et de la chance (c'est-à-dire de la rencontre plus ou moins réussie avec le public). Il n'y a pas plus aléatoire.

Mais c'est aussi une profession qu'on choisit, malgré toutes ces contraintes et ces obstacles, pour une forme de liberté. Cette forme de liberté veut dire qu'on doit imaginer, inventer, créer. C'est déjà, en soi, une situation inconfortable. Mais il faut y ajouter une rémunération de départ dérisoire, qui ne couvre pas le temps passé. On se rend vite compte que vivre du livre suppose une succession de petits miracles, et que rien n'est jamais acquis. On ne part pas en principe dans cette aventure avec une ambition de réussite sociale, ni avec un plan de carrière en tête. Mais on y trouve aussi des formes de gratification imprévues, des retours de lecture enthousiastes ou émus.

Je mets tout mon poids pour parler de cette passion étrange à raconter des histoires. Une passion difficile à concevoir parce qu'elle est lente, patiente, et solitaire.

Comment expliquer à des élèves dont les pieds ont la bougeotte sous leur table qu'on s'est volontairement enchaîné à la sienne ?

C'est plus facile avec l'illustration. D'abord, je fais en général un grand dessin pour la classe. Ensuite, j'évoque le bonheur, très compréhensible,

qu'il y a à entrer dans un magasin de beaux-arts, avec toutes les couleurs, les papiers, les pinceaux, les encres... C'est le même plaisir que j'éprouve à entrer dans mon atelier, et c'est mon véritable luxe : je peux m'acheter les livres et le matériel dont j'ai besoin pour travailler.

Je ne peux pas quitter cette interview sans alerter sur la paupérisation dramatique des auteurs. L'école n'est pas, pour moi, un lieu pour débattre de ces questions, sauf dans un lycée, quand les élèves abordent déjà des problématiques sociales et économiques. La dégradation de notre condition est avérée, documentée : la hausse brutale des cotisations, la stagnation ou la baisse des contrats, l'incertitude délétère entretenue sur notre statut vont de pair avec une bonne santé affichée de l'industrie du livre. Une courbe ascendante pour le secteur de l'édition, une dégringolade accélérée pour les premiers à la faire vivre. C'est un collier qui se serre, cran après cran, jusqu'à l'étranglement. Les auteurs sont dispersés, solitaires, singuliers, fragiles économiquement. Beaucoup travaillent en-dessous du SMIC. Les associations qui nous représentent comme La Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse, la Société des gens de lettres, le SNAC, ne rencontrent que le silence ou le mépris. ●

↙
François Place : *La 2 cv, la nuit*,
Éditions du Sonneur, 2018.

